

ACD

revue littéraire



numéro 29
décembre 2001
GRATUIT

1 DESSIN = 1 THÈME

par Séboün

ANTON OTTERO

L'AMELETTE

La vérité ?

La vérité, c'est que la maison était devenue un vrai bordel. Et la vie de tous les jours, un bazar irrespirable.

Au petit déjeuner, par exemple. Avant, c'était comme un cérémonial. Quelque chose d'unique, à croire qu'aucune matinée ne ressemblait à une autre. C'était à celui ou à celle qui mettrait en premier la cafetière en route - et je dois dire qu'à ce petit jeu, Lisa était très douée et, chaque matin, je me levais déjà convaincu de ma mise en échec. Encore gagné, disait-elle. Gagné, c'est vrai, tu gagnes toujours ; alors, empressé, je me vengeais sur les brioches gâtées de pralines et j'avais mon jus d'orange en faisant claquer ma langue contre le palais, parce que c'était froid, parce que j'aimais ça. Le petit déjeuner, aujourd'hui, à quoi ça rime ? La table n'a même pas été débarrassée de la veille ; et alors ? me souffle Lisa. Il reste les épluchures d'un fruit, et les couvercles des pots de confiture s'abandonnent sur la nappe en dessinant des auréoles brunes, et mes yeux, dans la semi-obscurité, devinent un verre de lait à moitié vide à moitié plein et des miettes de pain, éparpillées de toutes parts sur cette foutue table (j'avais dit pourtant pas de table en noisetier : j'ai dit pas de table en noisetier mais Lisa comme toujours en a fait qu'à sa tête et la cuisine s'est encombrée d'une table en noisetier, de quatre chaises en noisetier, d'une étagère en noisetier et d'un vase floral plus noisetier on fait pas). Et l'amelette (appelez-la comme vous voulez, pour moi ça restera l'amelette et rien d'autre) elle avait dit, avec ses manies de croupière qui a le regard sur tout, elle avait dit, mais allez dis-le, c'est pour la bonne cause, elle avait dit : *c'est un peu la maison aux écureuils chez vous*. Voilà, c'était lancé, pesé et conforme à sa réputation, en tout et pour tout : minable. Mais comment Lisa pouvait-elle supporter ça et comment le pourrait-elle encore aujourd'hui ? Comment elle, Lisa je veux dire, comment faisait-elle pour sourire à tout ça ? Pour dire, sa palette d'expression avait changé en quelques mois. Il y avait bien déjà des choses qui avaient changé chez elle : sa conversation n'avait plus la même saveur et jusqu'à sa manière de conduire, il y avait comme une

forme d'ivresse galopante qu'elle exaltait en se cramponnant au volant, tout ça je l'avais un peu remarqué mais je ne me figurais pas que cela jouerait contre moi, simplement parce que jusqu'à présent le temps, le temps de faire, le temps d'aimer, le temps de prendre du bon temps avait toujours été un partenaire sociable, du moins une politesse à laquelle je m'étais habitué. Mais c'est son visage, et ses battements de peau qui avaient changé. Je ne suis pas expert, non, et je ne fais pas attention à tout non plus : je ne ferme pas toujours la porte à clé et il suffit que j'ai le dos tourné pour que le lait déborde et tout de même, il m'a fallu attendre ce jour où ma mère reposait sur son lit de mort pour que je comprenne benoîtement qu'elle m'avait fourgué, en plus de son humeur taciturne et meuglante, des traits parfaitement symétriques de par et d'autre d'un nez injurieux mais Lisa, elle, était en train de changer, là, sous mes yeux, m'acculant à plaider malgré moi en faveur de cette amère transformation et non sans raison je lui trouvais parfois un charme supplémentaire. C'est curieux comment cela agissait en elle, surtout quand l'amelette s'activait sur le divan à débiter ses boniments et que Lisa, incapable de contenir les sursauts en elle, se tordait de rire en répétant sans cesse arrête de me faire grimacer comme ça et elle se tenait les côtes tellement elles lui faisaient mal tellement elle riait tellement tout cela était drôle.

Et mes traits d'esprit, alors ? Mes vanes, mes blagues à moi ? Au mieux lui ont-ils fait lever le sourcil et inspiré un léger tressaillement au bord des lèvres, ce qui signifiait : c'est très bien, c'est une très bonne chute, continue mon chéri. C'est pas encore ça mais tu es sur la bonne voie. Jugement de pure scolarité. Et elle repartait aussitôt en cuisine purger poireaux et carottes. Pour la soupe du soir.

Et le soir, le soir je voulais rentrer et trouver la paix en ce lieu, dans cette maison que nous avions d'abord loué, recouvert à la chaux en accord avec le propriétaire qui, sous sa veste de tweed, ne cherchait pas tant à glaner les gros chèques qu'à se débarrasser de toutes les emmerdes qui lui pleuvaient sur la tête (faites-moi de belles réparations, il n'avait que ça à la bouche), cette maison qui se bonifiait en fleurs, et sa cour extérieure qui s'embellissait de graviers, de roches volcaniques que nous rapportions de nos randonnées riches d'oxygène. La maison qui grossissait et que nous consentions à acheter sans même discuter parce que Lisa et moi avions dans les trente ans, parce que Lisa et moi n'avions pas d'enfants mais de l'argent à ne plus savoir comment faire et parce que, activement, j'aimais Lisa. Parce que je l'aimais, oui.

Mais, imaginez un peu, je veux rentrer chez moi et j'ai déjà les jambes coupées, coupées par ce que je crois entendre au dedans de la maison. Comme à son habitude, sommet de la négligence, Lisa a laissé la porte du cellier entrebâillée ainsi que la lumière crue du hall qui laisse dérapier ses faisceaux sur la moquette, sale elle aussi, et c'est le chien, le chien avec sa mâchoire tombante qui maintenant jappe et qui fait encore le plus de bruit. Le chien. C'est une idée, c'est une idée à l'amelette. Qui d'autre qu'elle aurait pu dire un jour : et si vous preniez un chien ? Un chien racé, cela va de soi. Je me souviens que j'avais regardé Lisa avec une certaine appréhension, parce que la maison était déjà pleine de rongeurs engagés, sans compter les sales bestioles qui colmataient les trous béants dans les murs du grenier et qui, joyeuses, donnaient plusieurs nuits par semaine un concert de grignotements qui m'obligeait à étouffer ma tête sous l'oreiller. Alors un chien avec ça, un chien qui fait ouaf et qui mange n'importe quoi n'importe comment dans sa gamelle, je me suis dit, très bien, la maison est en pleine mue, promoteurs de chenils : nous sommes à votre disposition.

Et l'amelette, toujours la même à vouloir malmener le divan, accroupie, à cheval, tendons toniques, pirouette aidée à la force des poignets, genuflexion, bras tendus, cou relâché, toujours pareil, et on inspire et un et deux et trois et on expire, évidemment, et quatre et cinq et six. Crachez-moi ces glaires. Et on appelle ça des exercices.

Lisa regardait tout ce chantier avec une admiration naïve qui me faisait douter de son équilibre mental.

Dédoublée, elle l'était.

Lisa, au commencement, ce n'était pas autre chose qu'une fille de notaire. J'avais attendu de la draguer - si je me souviens bien - non pas dans le cabinet de son père (l'acoustique des lieux m'était hostile et de toute façon il n'y avait pas de toilettes où j'aurais pu lui plaire) mais dans un bar discret où fumer une cigarette revient à déclarer la guerre au gérant derrière son comptoir. Cossu, le bar, je devais m'y faire par la suite. Lisa traînait encore ses études privées, son yoga et ses foulards chics comme une preuve de survivance du bon goût parmi cette jeunesse fraîchement débarquée des enfances toute faites, bien nourries et nattées. Lisa, fille de notaire.

Jusqu'au jour où l'amelette a rappliqué, vautre qu'elle était dans ses pauses *artiste* et ses mots pourris du dedans. Lisa, tout en feignant l'innocence, a trafiqué alors les branches de sa généalogie bien installée et quand l'amelette, toute tendue vers la répétition suante de son rôle, s'est répandue en tirades

accordées comme une cornemuse grippée, c'est une Lisa cramoisie, ankylosée de guimauve qui s'enhardissait dans le salon. Lisa, plausible fille de confiseur, avais-je pensé. Rayon édulcorant et produits plastifiés.

Et ce n'était pourtant que du théâtre. Ma pauvre Lisa. Purement et simplement du théâtre.

A peine blonde, grande tige fardée comme ces tournesols après la tempête de sulfate, l'amelette l'avait subjuguée. Lisa : subjuguée. Lisa qui ne fout jamais les pieds au théâtre, qui n'ouvre jamais un livre : elle, subjuguée. Dans sa bouche, ça ronflait comme du mélo pour petite fille déçue de n'avoir jamais rien pleuré dans sa vie sinon la mise à mort cruelle de nounours par un bec du parc ornithologique.

Et j'étais gavé et défait par les yeux scintillants de Lisa quand je rentrais les soirs et que l'autre était là, à répéter sans cesse son Shakespeare, ses hystéries fatigantes, à faire du chichi en voilé pendant que je finissais ma soupe, froide, cela va s'en dire.

Mais qu'est-ce qui m'a pris ce soir-là d'avoir emmené Lisa à cette pièce ? Son anniversaire ? Soit. Cela faisait huit ans qu'on ne le fêtait plus alors avec son âge tout rond et sa figure implorante, j'avais cédé à la formule restaurant et théâtre. J'aurais préféré quelque chose de moins ronflant, une balade, un pique-nique. Mais Lisa n'a jamais eu de réelles accointances avec la simplicité (qu'on me pardonne ici de reprendre mot pour mot les paroles de sa famille, le jour de la Noël où je fis par dépit sa connaissance).

Qu'est-ce qui m'a pris ?

A chacun sa crotte au cul disait mon père. Quand le problème est réglé, il ne l'est jamais tout à fait et mon père savait de quoi il parlait et qu'on ne vienne surtout pas lui parler de Lisa et de toute cette sale famille qui pue l'arrogance et l'arrivisme érigé en diplôme national. Mon père aurait bien mis une branlée à sa belle-fille, c'étaient ses mots et jusqu'au dernier jour, je l'ai empêché de ne pas lui défoncer le crâne à coups de marteau. C'était mon père, je ne peux pas lui en vouloir. Il me manque parce que lui au moins avait les solutions à tous les problèmes et sa tête n'était bonne qu'à ça, qu'à résoudre toutes les équations domestiques qui empêchent de vivre au grand air. Je me souviens le jour où j'ai découvert que le père de Lisa avait ouvert un compte personnel à sa fille, sur sa demande, sans même m'en avoir parlé : je suis alors entré dans une rage folle, mais une rage bridée et secrète et mon père, mon père qui devinait tout et qui sans doute n'avait pas supporté de me voir dans cet état d'imminente tristesse, avait pris sur lui et bricolé dans la nuit la voiture de Lisa : le lendemain, au croisement de la rue d'Anvers et de l'avenue Bachelard, la voiture de Lisa venait fracasser l'arrière d'un fourgon. Et Lisa perdit l'usage de ses jambes. A l'annonce de la nouvelle, mon père m'avait dit : ça la calmera.

Mais ça n'a rien calmé du tout. Et tout bas je pensais : si mon père voyait dans quel état est la maison, dans quel état est la cuisine et la chambre et la chambre d'amis où de toute façon plus personne ne vient y dormir puisqu'il n'y en a que pour l'autre, mon père deviendrait fou et j'étais bien content – dois-je en rougir ? - j'étais bien content qu'il soit mort. Ça l'obligeait au moins à ne pas voir tout ça.

Et l'amelette, bien dans sa peau, bien dans sa petite tête de pétroleuse, aurait voulu rameuter à la maison sa communauté d'irréductibles, j'ai dit non. Et j'ai dit aussi : y'en a déjà assez d'une cinglée qui fait ses mimes, alors vos zozos vous les gardez bien au chaud au théâtre (j'ai dû même dire : vous vous les foutez au cul ou quelque chose dans le genre) et l'amelette n'a plus voulu m'adresser la parole et elle a dit que je n'aurai pas le dernier mot et le dernier mot, c'est Lisa qui l'aurait parce que Lisa est quelqu'un de sensible et moi je suis un putain de branleur incapable de rendre une femme heureuse. Je cite de mémoire.

J'ai regardé l'amelette droit dans les yeux, droit dans les yeux je vous dit, et Lisa hurlait à côté ; fais-moi sortir d'ici, Simon, laisse-moi sortir et elle tapait avec son poing contre la porte du débarras mais je ne bronchais pas et l'amelette ne bronchait pas non plus, simplement elle regardait de ses deux yeux brouillés le marteau que j'avais dans la main et elle disait à mi-voix, comme pour elle-même : pas de bêtise, hein ?

Et je la regardais fixement, comme je vous regarde, inspecteur, et ça m'était égal, vous comprenez ? Ça m'était égal : tout ce que j'entendais, tout ce que je pouvais voir autour de moi, je m'en fichais.

J'avais autre chose en tête.

Une table bien mise, et une bonne soupe aux poireaux.

Et un impératif : chaude, la soupe. Chaude et fumante.

Comme Lisa sait la faire.

ERIKA FRIED

JULES ET ROMEO

Les répétitions se suivent et ne se ressemblent pas. Comme le jour de la première approche dangereusement, Sergio, notre metteur en scène, qui se targue selon son humeur d'être avant-gardiste par principe, élisabéthain en diable ou décadent par désespoir, vient de piquer une nouvelle crise. Sa cyclothymie m'épuise et me tape sur les nerfs.

Il a décidé de revenir aux sources du théâtre de Shakespeare et donc de faire jouer aussi les personnages féminins par des hommes. L'idée de me travestir en frêle jeune fille m'a tout de suite plu. Et cela d'autant plus que cette garce d'Emilie se voyait déjà en tête d'affiche et que je lui ai soufflé le rôle principal. C'est bien simple, depuis le conservatoire, je ne peux pas la blairer. Ah ! Il fallait la voir minauder à tout crin, tortiller du cul et battre langoureusement des cils le jour de l'audition... Tout cela dans le but d'ensorceler Sergio ! La pauvre, elle était grotesque. Son racolage n'a pas marché. Il l'a renvoyée à ses chères études.

Moi, j'avais juste accompagné Vincent, qui rêvait depuis longtemps d'incarner sur les planches un flamboyant Roméo. Mais lorsqu'il m'a aperçu, Sergio s'est exclamé : « Ça y est ! Je l'ai, ma Juliette ! » C'est ainsi que je me suis retrouvé embarqué dans ce projet aussi exaltant qu'harassant. Vincent et moi, nous avons essayé de nous plier aux desiderata de Sergio, de céder à tous ses caprices de star.

« Plus austère, plus dépouillé... Non, plus espiègle, plus glamour... Oh ! Jules et Roméo, n'en faites pas trop quand même ! N'oubliez pas qu'il s'agit d'amants maudits, voués à s'unir dans la mort... Pensez à Ophélie et à sa couronne de fleurs blanches, pensez à Hamlet et à sa passion pour les crânes et les cimetières... Je veux quelque chose de pur, de sensuel et de macabre en même temps. Vous voyez ce que je veux dire ? »

En l'espace de deux mois, j'ai développé d'incroyables facultés d'adaptation. Je suis devenu malléable comme de la glaise. Seulement, voilà, aujourd'hui, Sergio me pousse à bout. Sa dernière lubie : me déguiser en Priscilla, folle du désert, et habiller Vincent comme un maquereau de bas étage ! Pour un peu, je jetterais l'éponge et je le planterais là. Ce sinistre imbécile nous a accordé une pause royale de quinze minutes avant de reprendre les hostilités. Histoire de nous permettre d'accuser le coup. La costumière crie au génie, cette mascarade l'enchanté. Ce n'est pas elle qui essuiera un cuisant ridicule sur scène.

Je ne survivrai pas à l'humiliation. Si Emilie me voit dans une tenue pareille, elle s'en donnera à cœur joie. Je l'entends déjà persifler.

Le spectacle doit-il continuer, coûte que coûte ? Permettez-moi d'en douter.

CEVENE BONDZOU

SANS MOI

Silencieusement aspirée par des images lointaines, je ferme les yeux et je bascule. Mes jambes recroquevillées s'effacent. Mon corps tout entier s'abstient d'émettre le moindre signal de douleur. Amas de cartilages, écharde osseuse, lympe bleuie par le sang bouillonnant en une eau sombre et s'évaporent.

Je dors.

Quelques influx nerveux se retirent encore de ma peau tuméfiée pour s'acheminer en profondeur. C'est délicieux de s'éteindre. La diode blafarde logée à l'intérieur de cette boîte crânienne, c'est moi, posée sur tes genoux. Autant te prévenir, je suis harassée.

Les autres continuent de parler, leur brouhaha me rassure. Toi, différemment, le son de ta voix me parvient par vibrations, mon oreille collée contre ton ventre. Je respire la fumée de ta cigarette. Et je me demande une dernière fois comment une voix si belle et grave peut à ce point me donner l'envie de brûler.

Je perds les pédales.

Des mots attrapés au vol jalonnent ma pensée à demi consciente : nappe phréatique touchée... maladie la plus meurtrière de l'humanité... je ne suis pas un auteur je suis un terroriste... l'outre-espace coagule c'est quoi ce

truc ... une plainte affreuse s'échappe du sac en plastique, j'ai du crier... et toute cette eau qui monte le long des murs, fissure la baie vitrée, je vous jure que ça va mal tourner, on est tous bon pour... mais courez ! fuyez ! ne restez pas là à discuter puisque je vous le dis !.. cette fois j'ai employé les grands moyens pour hurler ma peur devant l'horreur qui s'amoncelle...

Les gens ont commencé à se sentir fatigués et se sont tus. La boîte en os n'a jamais émis le moindre son. Tout le monde est reparti. Sans moi. J'ai continué à dormir.

GABRIELLE DUMOULIN

A CONTRECOEUR

Soudain, la nuit est plus froide. Le Dieu de l'Amour me lâche.
Une dernière fois sur mes genoux, elle est là avec son cœur qui souffle.

Soudain, la lune est pâle. Le lien de l'Amour se relâche.
Une dernière fois, elle essaie notre bonheur et souffre.

Tout mon cœur je l'étales. Le sien de l'Amour se cache.
Je l'étales pour sauver notre bonheur et j'esbroufe.

Je l'étales, l'étales encore. Je l'étales tant que je le gâche.
Je deviens comme un comédien hâbleur. J'étouffe.

Le décor devient fade. Le théâtre de la vie me fâche.
Elle suit son instinct sans stratégie et fait mon destin, une tragédie.

La lune est pâle. L'amour me talle.

Perdue sur les sentiers du cœur, elle pleure.
Mais appelée par la simplicité de ses désirs, elle part.

Je la perds ou je l'attache.

Je la perds.

Sur le perron, je la sers dans mes bras.
Je la sers fort comme une sœur.
Pas de baisers .
Des pleurs.

La nuit est froide
Et l'Amour me talle.

ANARCOCOCHINO

FINIS GLORIAE MUNDI

Quand toutes ses ouailles avaient déguerpi, que nous restions seuls au bureau, il posait lourdement ses pieds sur le rebord de la fenêtre et ôtait sa cravate. C'était sa manière « très pro » de me témoigner son amitié mesurée. Ce relâchement, indigne d'un homme dont la hauteur d'âme s'érigeait en un monticule de mégots dans le cendrier, changeait ainsi son fusil d'épaule, mais se gardait bien de poser le fusil. Il n'y avait pas plus d'humanité dans son geste que de compassion dans le « sincèrement désolé » comprimé dans la main de ceux qu'il licenciat.

- Vous savez... c'est le meilleur moment de la journée.

Puis il retire avec peine son énorme chevelière en crispant le sourire jauni par le tabac et l'hypocrisie.

- Toutes ces pépettes, je me lâche, excusez, eh bien, toutes ces têtes pleines d'eau ne peuvent pas savoir combien me pèsent toutes ces responsabilités. Elles ne connaissent pas leur bonheur, je leur céderais volontiers ma place, vraiment, et d'ailleurs je vous assure...

Le bocal d'eau dont il parlait s'était vidé de ses plus pénibles larmes tout l'après-midi ; de ces larmes rétives, farouchement attachées à la dignité, à la contenance, aussi. Parce qu'elle n'avait pas connaissance du latin, elle avait convoqué ces messieurs à une signature de contrat reportée sine die. On avait rageusement écrasé les cigares, « mais de qui se moque-t-on », le contrat finalement perdu, une vétille. Collé sur la lettre protocolaire, un vulgaire

post-it disait, laconique : « vous serez virée hic et nunc ». C'est dans une page du Petit Robert qu'elle saisit l'ampleur du mal.

- ... alors il reste vous, car vous avez de l'ambition, de véritables prétentions, ce que bien d'autres ici n'ont pas. Et ne craignez pas le vertige des sommets, on ne les atteint jamais ! Mais soyons franc, juste en-dessous, on est pas mal quand même !

Il éclata de rire, un rire fatigué, comprimé et explosif. Il venait de se surprendre à rire, et il riait maintenant de son propre rire, puis toussa dans son rire, il toussa encore et cessa de rire, il voulut cesser de tousser, de s'étouffer dans cette toux qui se riait de lui...
Une profonde inspiration le dressa dans son fauteuil, il posa ses grands doigts écartés sur le sous-main, et ses yeux se mirent à rouler et rebondir sur les objets de sa gloire : le sabre du Japon, le Bourgogne du Titanic, les encadrés honoris causa, le buste de son père, sa jeunesse sépia sur une photo de Cancún... Puis ce fut au tour du cigare de rouler sur la moquette.

In Ictu Oculi

J'éteignis son cigare. Je le regardais dans les yeux, tout près. Il n'y avait rien à voir.

DARX LE HIBOU

QUE FAIT LA TOUR ?

Le crépuscule déroulait ses langues de ténèbres sur les putes alanguies.
Le vin que buvait les tâches se consumait dans leurs boyaux tordus.
« Il faut sauver la reine ! » avait crié le fou en voyant le roi noir s'avancer.
Mais n'est pas régicide qui veut.
Le fou vomit sa foudre et les abats se répandent. Enfilades et estafilades, la bataille fait rage.
La reine blanche est morte et ne restent plus que les fous et ses pages qui tournent d'ivresse.

GARATTOY

MATCHES A MORT

Ah ! A quoi bon tous ces matches, tous ces cris tous ces cors, puisqu'il faudra mourir un jour !
A quoi bon toutes ces suées, ces tendons malmenés, ces muscles déchirés, puisqu'un beau jour, nos os seront sans chair ?
Ah ! Que dire à ces pommes-pommes sinon que leurs sourires imbéciles et figés ne supportent que des crânes très bientôt sans cervelle ?
Et que dire à ceux qui nous nomment chevaliers sinon qu'une fois ensablée, notre chair de héros ne vaudra plus bien chère ?
... C'est avec un crâne ruminant ces pensées que je prenais ma douche, la fontanelle comme piquée de banderilles sous les gouttes d'eau acérées ruisselant du pommeau... Le corps encore en bleus et l'âme en déroute, comme en crue, après l'amère défaite que l'équipe adverse venait de nous infliger. Amère parce qu'humiliante, me reliant ainsi à l'humus qui ne manquerait pas de m'avaler un jour.
Ravalant ma défaite.
Au lieu de l'euphorie anesthésiante de la victoire, je me retrouve seul à présent, seul face au miroir embué du vestiaire, à me tirer les joues vers l'arrière... histoire de dégager mes os de leur chair, histoire d'acérer encore un peu plus les sensations de mon corps. Mes lèvres se retroussent sur leurs gencives, et d'un seul coup d'un seul le rictus rigolard propre à tout squelette Oscar m'apparaît, me privant brutalement de toute intelligence.
Me confinant au dérisoire du sans chair.
Evanouissant mon humanité tout en me ramenant à son essence même.
Envoyant d'un formidable coup de pied toutes mes heures de sueurs sur stade marquer un essai au-delà de la ligne d'horizon.
Me voilà tout petit, la peau fumante posée sur des os qui grelottent, le corps meurtri de toute part comme s'il avait été plié en accordéon, mais le regard sans accoutumance ni accommodation porté sur l'immensité floue derrière la buée du miroir. Me voilà dérisoire, mais détendu par l'espace infini que cette dérision offre à mes yeux.
Peut-être... même... me voilà à mes yeux.

LE CRI DES PLINTHES

Avant de parler, je tourne sept fois ma langue dans sa bouche. Il faut toujours faire attention à ce qu'on dit alors j'en lèche encore une couche. Je ne le connais pas. Pas sous cet angle là. Je suis derrière, il est avant centre. Je ne connais que son numéro. Il découvre le mien. Prestidigitateur. Je le touche sans les mains.

P. a dit à K. qu'il savait. K. était étonné et me l'a répété. Les bruits courent si vite que je n'arrive pas à les rattraper. Je les laisse glisser sur le gazon mouillé.

Je ne lui ai toujours pas parlé mais j'ai pourtant la langue bien pendue à son cou. Il me regarde du coin de l'œil, il me séduit les yeux fermés. Ça va ? J'ose demander à demi-mots. C'est la première fois qu'il entend ma voix. Il me répond en glissant ses doigts sur mon bras. J'essaie de me rassurer, ça va bien pour moi.

G. a dit à T. que ça se savait. P. l'a confirmé à T. Les bruits courent toujours. Je les entends respirer.

Je n'ai toujours pas entendu le son de sa voix. Je connais seulement le rythme de son souffle. Il tourne mille fois sa langue dans ma bouche. Il est ma cerise sur le gâteau. Je n'ai pourtant jamais vraiment aimé les clafoutis. Je crache les noyaux. Il ne veut pas partir. Il tape dans mon crâne, j'en deviens fou. Il n'a toujours pas dit un mot. Résigné, je n'entendrai pas le son de sa voix. Magicien, il me parle avec les doigts.

F. a répété à J. qu'il y avait un truc bizarre entre S. et moi. J. a vérifié auprès de K. qui a lui-même dit qu'il savait par P., P. ayant vu G. Les bruits ne s'arrêtent jamais. Je les entends voler. Ils courent comme ses doigts sur ma peau, mais à cette course, je ne reste pas indifférent.

Les plinthes ont des yeux. Il suffit de leur demander. Seuls les bruits ont un corps qui s'épuise.

BAKELITH

MEMOIRES D'UN CLOWN TRISTE

A *Chrystelle, saltimbanque de cœur.*

P., l'éloignement qui nous guettait est désormais définitif. Je ne peux pas dire que ce fut une surprise extrême, mais ça m'a fait bizarre de remettre un nom sur un visage aussi brutalement. Je ne t'ai jamais oublié, même si je me suis forcé à te laisser dans un coin de ma mémoire, de peur que tu ne resurgisses et me fasses souffrir à nouveau. Tu m'as tout appris, sans le savoir : l'art, le rire, l'hypocrisie de la vie, mais pas à rester seul avec nos souvenirs. Je ne regrette aucune de ces années où nous voyagions de ville en ville, pour faire naître des sourires béats sur les visages que nous croisions. Je me souviens de chacun de tes rituels. Le maquillage et l'habillage dans une loge généralement humide et sale, le spectacle que j'épiais depuis les coulisses, la nuit dans un hôtel bon marché, la route... Je savourais surtout ton retour de scène, lorsque tu t'asseyais un peu las, avant d'allumer une cigarette et de me laisser m'endormir dans tes bras. Tu tenais ta cigarette du bout des doigts en



laissant ton regard un peu fou errer dans la fumée, un peu comme dans ce tableau d'Otto Dix représentant la journaliste Sylvia von Harden.

Tu me parlais à peine, tu ne voulais pas m'enseigner ton art que tu disais sans avenir, de peur sans doute que je finisse dans tes travers de fuite. C'est l'amour qui te faisait vivre, car tu aimais, au sens froid du terme : donner sans s'attacher, goûter sans demander son reste. J'ai tenu plus longtemps que les autres à tes côtés, mais à bien y réfléchir ce fut peut-être pire parce que j'en savais ni trop ni assez, et je me suis retrouvé en manque lorsque tu es parti.

Je prenais de tes nouvelles par les journaux, à distance. Un jour à Clermont-Ferrand, un autre à Limoges, quelques lignes génériques faisant claquer ton nom de scène et ton spectacle maintes fois répété. J'ai fini par m'entraîner à ton art en cachette, pour te ressembler et un jour t'étonner. Toi, mon père.

LADY MACBETH

Dandy comme on en fait plus et alors... il le collait comme une mouche et fallait bien s'occuper de lui, merdeux comme la première fois qu'ils l'ont fait. Il a du courir aux toilettes. Evacué le passé et toutes ses chinoïseries d'enfant derrière les paravents des gymnases. C'était avant. Il l'a croisé dans un bus, au coin d'Ophelia Street. Pas Oscar Wilde mais sauvage quand même et cet air de n'y pas toucher, d'aimer les bons mots, les bonnes bouteilles et les petits culs dans son genre. Ils ont parlé littérature, bien sûr, de la mer d'Irlande que les odyssees suggèrent jusqu'aux loups étranglés par la guerre. Les mêmes références mais l'adolescent semblait croire que le monde pouvait changer. Il croyait en la pureté, en l'amour, en la mort des amants sur des divans nacrés. Les jours ont passé et les semaines. Le parfum scandaleux du mineur collait à sa peau. Surtout lorsqu'il cherchait l'or des songes. L'impression de flotter. La bouche du petit était très salée. Le cueillir à la sortie du lycée, l'aider à faire ses devoirs puis déambuler dans les nuits froides de Londres, de bars en boîtes, de boîtes en lits, toujours plus douilleux, hôtels lumineux qui trouaient le ventre de l'enfance. Lui faire rencontrer ses amis car sa petite gueule de fille, son torse imberbe et ses poses affectées plaisaient énormément. L'emmener dans sa famille même, chez ses parents, parler d'Oxford et des gymnases, parler de courses contre le temps et mentir, Lord Byron, sur l'avenir qu'ils se feraient. Fasciné, le petit en voulait toujours plus, exigeant et docile pourtant, parfois extrêmement pervers le long des jambes et de vacances qui n'en finissaient plus, enfermés, baisant, lisant, buvant, et recommençant comme au premier jour, toujours plus nus, toujours plus intimes. La première fois, c'était un jeudi. Il est sorti du lycée avec un regard étrange, les cils recourbés. Ils ont marché. Ils ont bu. Dans le taxi, il a mis sa main sur le pantalon de Brummel, la cuisse puis l'entrejambe. L'ainé a stoppé le taxi devant un hôtel. Il a pris une chambre sur cour. Le gérant a failli demander l'âge des presque-amants mais il l'a fait taire d'un billet. Doux, si doux, les baisers contre la tempe et le désir d'être pénétré par cette blondeur accrue, le désir de posséder cette part de Dieu.

Puis tout s'est gâté. Il devenait de plus en plus distant. Il s'absentait. Il fuyait. Il fréquentait un autre type, un petit voyou de sa classe, aux allures viriles et mal dégrossies. Il l'appela une fois vieille tante. Il l'avait initié et le petit salaud le lâchait. Il plaisantait avec d'autres sur ces bottes cirées et ses chemises en soie. Pourtant toujours plus beau et plus pervers. L'amour lui échappait. Il avait beau laver ses mains, le parfum restait, toujours plus violent. Il lui donna rendez-vous dans une salle de boxe abandonnée du monde. L'enfant d'abord se lova contre lui, puis se moqua, puis le toucha, puis s'échappa, comme il avait pris l'habitude de le faire pour l'agacer, le détruire. Il sortit la bouteille et lui proposa de boire avant qu'ils ne se quittent. Il ne voulait surtout pas de la réponse que son amour lui fit. Ils burent ensemble, à se saouler, à s'en tuer. Il lui demanda un dernier baiser que l'autre lui refusa.

Alors il se déshabilla seul et revêtit la robe de fillette qu'il avait volée vers 14 ans. Ils rient ensemble une dernière fois puis il le retourna et enfonça doucement le poignard dans l'anus du garçon, le déchirant lentement tandis qu'il hurlait. Mais qui pouvaient les entendre ? Il n'avait jamais crié comme ça, même au plus tendre de leurs nuits passées. Petit merdeux... Il le coucha sur le banc et prit sa tête sur ses genoux. Il caressa la blondeur qui disparaissait à mesure que le corps raidissait, que le froid envahissait la pièce et son propre ventre. Il fuma une cigarette et se dit qu'il attendrait l'aube pour partir.

AMBITION
CHOCOLATÉE
& DÉCONFITURE

Encore plus de culture gratuite sur
www.bleton.com/acd...